

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°16 – septembre/octobre 2008

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2008

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

FARÎD-UD-DÎN 'ATTAR

LE LANGAGE DES OISEAUX

Connu en France dès 1863, grâce à la traduction de l'orientaliste Garcin de Tassy, *Le Langage des oiseaux*, de Farîd-ud-Dîn 'Attar, né à Nichapour, et mort vers 1229, reste une des œuvres les plus remarquables de la littérature persane. Ce poème de plusieurs milliers de vers se présente comme un dialogue, entrecoupé d'apologues, entre les oiseaux et la huppe, « messenger du monde invisible », qui doit les conduire à la recherche de leur roi, le mystérieux Simorg, et qui les initie avant leur départ à la voie périlleuse où ils doivent s'engager. *Le Langage des oiseaux* est une allégorie du pèlerinage intérieur auquel sont conviés les hommes de tous les temps et de toutes les races qui désirent entrer dans la connaissance de soi.

*

Tous les oiseaux du monde se réunirent un jour et s'interrogèrent : « Il n'y a pas de pays sans roi ; comment se fait-il cependant que le pays des oiseaux en soit privé ? » A la suite de quoi ils décidèrent d'un commun accord de partir à la recherche de ce monarque. Mais, où trouver ce roi, s'il existe, comment accéder jusqu'à lui ? Parmi les oiseaux, la huppe occupe un rang prééminent, car elle fut la confidente de Salomon. C'est pourquoi elle s'adressa à eux en ces termes : « Chers oiseaux, je suis réellement enrôlée dans la milice divine, et je suis le messenger du monde invisible. Je connais Dieu et les secrets de la création. »¹ De fait, la huppe porte sur sa tête une couronne qui est la « couronne de la vérité », sur son bec est écrit le nom de Dieu ; et seule parmi tous les oiseaux du monde elle a connaissance de ce roi mystérieux : « Nous avons un roi légitime, il

¹ Farîd-ud-dîn 'Attar, *Le Langage des oiseaux* (traduction Garcin de Tassy), Albin Michel, 2005

réside derrière le mont Câf². Son nom est Simorg ; il est le roi des oiseaux Il est près de nous, et nous en sommes éloignés. Le lieu qu'il habite est inaccessible, et il ne saurait être célébré par aucune langue. Il a devant lui plus de cent mille voiles de lumière et d'obscurité. Dans les deux mondes [visible et invisible], il n'y a personne qui puisse lui disputer son empire. » La huppe connaît donc son roi et le chemin qui conduit à lui, elle est en mesure de guider les oiseaux. Commence alors l'enseignement spirituel qui sera dispensé aux oiseaux avant de s'engager dans leur voyage initiatique, et qui est l'enseignement de tout disciple dans cette voie de l'ésotérisme que nous appelons soufisme (*al-tassawuf*) : « Soyez généreux de votre vie, et placez le pied sur ce chemin, pour poser ensuite le front sur le seuil *de la porte de ce roi.* » Du reste, cet enseignement est commun à toutes les voies des spiritualités occidentale et orientale : « Pour ta bien-aimée, renonce à ta vie chérie, comme les hommes dignes de leur vocation. Si tu livres gracieusement ton âme, tu mériteras que ta bien-aimée te sacrifie sa vie. » C'est par ces mots que la huppe termine son discours aux oiseaux, avant que le *lecteur*, dans cette alternance des propos de la huppe et des récits de l'auteur qui fait tout l'attrait de l'ouvrage, n'en apprenne plus à propos de l'énigmatique Simorg :

« Chose étonnante ! ce qui concerne le Simorg commença à se manifester en Chine au milieu de la nuit. Une de ses plumes tomba donc en Chine, et sa réputation remplît tout le monde. Chacun prît le dessin de cette plume, et quiconque la vit prît à cœur l'affaire. Cette plume est actuellement dans la salle des peintures de la Chine, et c'est pour cela que le Prophète a dit : « Allez à la recherche de la science, fût-elle à la Chine. » Si la manifestation de cette plume de Simorg n'avait pas eu lieu, il n'y aurait pas eu tant de bruit dans le monde au sujet de cet être mystérieux. Cette trace de son existence est un gage de sa gloire ; toutes les âmes portent la trace du dessin de cette plume. Comme sa description n'a ni commencement ni fin, il n'est pas nécessaire de dire à ce sujet plus que je le fais. Maintenant, vous qui êtes les hommes du chemin, abordez cette route et placez-y le pied. »

² Selon la tradition musulmane, la montagne de *Qâf* encerle le monde terrestre. « Le Mont Qâf, écrit Mounir Hafez, est une montagne mythique, bien établie dans le monde spirituel de l'Islam, qui permet la transparence de l'âme. » Mounir Hafez, « Le Langage des oiseaux », *Terre du Ciel*, n°47, 1998/99.



Simorg, d'après un manuscrit turcoman de la fin du 15^e siècle

Après avoir pris connaissance du discours de la huppe, les oiseaux manifestèrent d'abord leur enthousiasme ; ils prirent ensuite la mesure du chemin qu'ils auraient à parcourir et s'en inquiétèrent. Certains se présentèrent même à la huppe pour lui exposer les raisons qu'ils avaient de décliner son invitation. A ce point de son récit, Farîd-ud-Dîn 'Attar va donner la parole aux oiseaux tandis que la huppe répondra à chacun d'eux en rapport avec les excuses qu'ils avançaient pour ne pas entreprendre le voyage ; car franchir le pas, c'est renoncer à soi-même, à la connaissance que l'on croit avoir de soi et qui est illusion. S'engager sur le chemin de la véritable connaissance de soi n'est rien d'autre finalement que prendre conscience de cette illusion. Les réponses de la huppe seront illustrées d'un ou plusieurs brefs apologues qui peuvent constituer pour le lecteur sa propre réponse, selon l'oiseau qui lui correspond.

Ainsi, « l'amoureux rossignol » : « Tous les secrets de l'amour me sont connus, dit-il ; toute la nuit je répète mes chants d'amour ». Il est convaincu que son bonheur réside dans la beauté de la rose et c'est pourquoi il affirme : « Atteindre au Simorg, c'est au-dessus de mes forces, l'amour de la rose suffit au rossignol. » La réponse de la

huppe est sans ambigüité : « Ô toi qui es resté en arrière, occupé, de la forme extérieure des choses (...) Quoique la rose soit belle, sa beauté disparaît dans une huitaine de jours ». Combien sommes-nous à désirer, de manière légitime, la beauté, mais la beauté périssable nous détourne de l'invisible beauté du Roi !

Ou encore la perruche, « vêtue de vert comme la pistache, et ornée d'un collier d'or ». Elle souffre d'avoir été emprisonnée dans une cage et aspire à la source de l'eau d'immortalité, celle qui est gardée, selon la tradition musulmane, par *al-Khadir* (*Khizr* en persan), le Verdoyant ³ : « Je n'ai pas la force de m'élever jusqu'à l'aile du Simorg, la source de Khizr me suffit. » La perruche recevra cette réponse : « Tu n'as pas l'amande, tu n'en as que l'écorce. ». Ici, il est question à nouveau de franchir une étape, au-delà de ce qui paraît le plus désirable, qui serait justement d'atteindre à la Source de la Vie. Qu'est-ce cependant par rapport à ce que nous pouvons gagner en renonçant à cette immortalité ? C'est ce que nous enseigne cet apologue : « Il y avait un fou, *par excès d'amour de Dieu*, qui occupait une position élevée. Khizr lui dit : « Ô homme parfait ! veux-tu être mon ami ! » - « Tu ne saurais me convenir, répondit-il, car tu as bu à longs traits de l'eau de l'immortalité, en sorte que tu subsisteras toujours. Or, moi, je veux renoncer à la vie, parce que je suis sans ami, et que je saurais ainsi supporter l'existence. Tandis que tu es occupé à préserver ta vie, je sacrifie tous les jours la mienne. Il vaut donc mieux que nous nous séparions, comme des oiseaux échappés du filet. Adieu. »

Tour à tour, les oiseaux s'adresseront à la huppe. Le paon qui ne désire rien d'autre qu'« habiter le paradis terrestre », ce à quoi la huppe répondra que le Simorg est semblable à un vaste océan à côté duquel « le paradis des délices terrestres » n'est qu'une petite goutte ; le canard, qui affirme qu'il n'est pas de créature plus pure que lui qui n'a affaire qu'avec l'eau, mais cette pureté est illusoire : « Tu t'endors mollement sur l'eau, *rétorque la huppe*, une vague vient et t'emporte » ; la perdrix et son amour pour les pierres précieuses, or « que sont les bijoux sinon des pierres colorées. D'autres oiseaux vont se succéder : le humay, « à l'ombre heureuse », le faucon, le héron, le hibou, la bergeronnette, « agitée comme la flamme de la tête aux pieds », et d'autres encore. Au terme de ce défilé, la huppe reprendra la parole, après que les oiseaux auront formulé une nouvelle objection au sujet de leur faiblesse, de leur impuissance : « Vois ce qu'il en est et ce que nous sommes : comment l'insecte qui est retenu au fond du puits pourra-t-il s'élever jusqu'au grand

³ Le Verdoyant est le guide mystérieux de Moïse, dans la sourate XVIII du Coran. La tradition musulmane l'assimile fréquemment au prophète Élie.

Simorg ? » La huppe blâme alors leur défaut d'ambition, leur manque de sensibilité et leur ignorance, mais leur délivre aussi pour finir le secret de leur pèlerinage : « Il est vrai qu'il n'y a pas d'œil susceptible d'admirer cette beauté, ni de la comprendre ; on ne peut aimer le Simorg comme les beautés temporelles ; mais par excès de bonté, il a fait un miroir pour s'y réfléchir. Le miroir, c'est le cœur. Regarde dans le cœur, et tu y verras son image. » Initiés de la sorte au mystère du Simorg, les oiseaux reprennent courage et leur désir de faire le voyage se renouvelle, mais ce n'est pas sans éprouver une dernière appréhension, celle à qui toutes reviennent finalement : « Ô toi qui es notre guide en cette affaire ! veux-tu que nous abandonnions, pour aborder ce chemin, la vie tranquille dont nous jouissons ? » - « Celui qui aime ne songe pas à sa propre vie, *répond alors la huppe* ; si l'on aime véritablement, il faut renoncer à la vie. » Et pour illustrer son propos et finir de les convaincre, la huppe leur raconte l'histoire de shaïkh San'ân.

Ce maître spirituel exemplaire, ce « saint personnage », était vénéré par quelque quatre cents disciples. Il était resté dans la retraite pendant cinquante ans lorsque plusieurs nuits de suite le même songe le visita qui lui dévoila qu'il résiderait bientôt en Grèce où il y adorerait une idole. Fortement troublé par ce songe, il décida de quitter la Mecque avec ses disciples pour en avoir l'explication. Ils parcouraient ainsi la Grèce, quand le maître rencontra une jeune fille chrétienne, « d'une figure angélique, qui possédait des facultés contemplatives dans le chemin de Dieu ». Alors l'amour le prit tout entier – ou « mit son âme au pillage », comme dit le texte. Ses disciples furent consternés, mais le maître, lui, se livra sans frein à sa passion amoureuse, veillant nuit et jour dans la rue où habitait la jeune chrétienne. Ce n'est qu'au bout d'un mois qu'elle vint à lui. Le maître était passé par toutes les affres de la passion. La jeune fille ne repoussa pas son amour à la condition qu'il devienne chrétien, et qu'il boive du vin. Le maître ne pouvant se résoudre à renoncer à sa foi, accepta de boire du vin, et dans l'ivresse, abjura. Naturellement il s'agit ici d'une ivresse mystique qui est celle de l'amour même. Ses disciples tentèrent de le ramener à la raison, mais sans aucun succès, car leur maître se soumettait avec insouciance à son destin. Ils reprirent alors le chemin de la Mecque, le cœur navré, tandis que la jeune chrétienne imposait au maître une ultime épreuve : garder des pourceaux pendant un an. Or, à la Mecque, un jeune disciple apprit ce qui était arrivé à son maître et reprocha aux disciples présents à ses côtés de l'avoir abandonné. Il les fit prier désormais jour et nuit afin d'appeler sur leur maître la miséricorde divine, dès lors

qu'aucun argument n'avait plus prise sur lui. Il arriva qu'une nuit, le jeune disciple vit en songe le prophète qui lui apprit que son « intention pure » avait été récompensée et que désormais le maître était libéré de sa passion. Tous firent le voyage jusqu'en Grèce et ils retrouvèrent leur maître qui avait repris ses esprits. Quant à la jeune fille chrétienne, un songe lui fit comprendre qu'elle devait désormais suivre celui dont elle avait été l'idole. Elle se mit en route dans le désespoir pour retrouver le maître – celui-ci avertit intérieurement rebroussa chemin et la prit avec lui, tandis qu'il lui enseigna l'islam. L'histoire s'achève lorsque la jeune fille chrétienne, devenue musulmane, meurt bientôt, dans l'excès de son amour : « Le combat du cœur avec l'âme concupiscente est à chaque instant terrible ; gémis, car le deuil est grand. »

Après avoir entendu cette histoire, les oiseaux se décidèrent à renoncer eux aussi à leur propre vie. Il est dit que « la pensée du Simorg enleva le repos de leur cœur ; son unique amour remplit le cœur de cent mille oiseaux. » Mais à peine ont-ils pris connaissance du chemin, à l'entrée de la première vallée, qu'« ils s'envolèrent de frayeur ». Pas d'autre refuge à ce moment que leur guide, à savoir la huppe qu'ils font asseoir sur un trône afin qu'elle leur adresse un nouveau discours : « Instruis-nous, nous qui sommes ta troupe, au sujet du chemin dans lequel nous allons nous engager. » Le rossignol et la tourterelle firent alors entendre un même chant qui les ravit. Cependant, l'un après l'autre, ce sont vingt-deux oiseaux qui interviendront alors, chacun pour interroger la huppe. Chaque réponse contient un enseignement qui s'adresse à chacun en particulier aussi bien qu'à *tous les hommes*, à ceux que leurs défauts empêcheraient d'entreprendre le pèlerinage intérieur : celui qui aime l'or, celui dont le cœur est embrasé par le plaisir, celui qui craint la mort, etc., mais aussi à ceux dont les qualités intrinsèques peuvent se retourner contre eux dans cette même voie : celui qui manifeste de l'ambition, celui qui est juste et équitable, celui qui ne manque pas de hardiesse ; à ceux, enfin, qui ont des prétentions à la vie spirituelle et qui s'estiment d'eux-mêmes déjà fort engagés dans la voie. Typiques en cela sont le dix-septième oiseau tout à l'amour qu'il éprouve pour l'Être éternel et qui ne se soucie pas d'être aimé de Lui, ou le dix-huitième qui croit avoir acquis toute la perfection dont il est capable et à qui la huppe reprochera son orgueil quasi diabolique. Au vingtième oiseau qui ne sait ce qu'il demandera au Simorg s'il parvient jusqu'à lui, la huppe affirme qu'il faut demander « ce qu'on désire le plus ». L'enseignement est ici qu'il faut abandonner le paradis et l'enfer : « Lorsque tu y auras renoncé et

que tu en demeureras séparé, serais-tu femme, que tu deviendras un homme *spirituel*. »

C'est au vingt-deuxième oiseau, s'inquiétant de la longueur de la route, que la huppe va décrire les différentes vallées qui constituent le pèlerinage intérieur proprement dit, tout en remarquant que personne n'étant revenu de cet itinéraire, il est impossible d'en indiquer l'étendue. Ces vallées représentent autant d'étapes dans la vie spirituelle de chacun, *homme* ou *oiseaux*, qu'un nombre toujours plus grand échoue à franchir au fur et à mesure de la progression. Pas de meilleure image du pèlerinage intérieur finalement que ces vallées successives où les occasions de tomber, comme de l'Échelle sainte de saint Jean Climaque, sont chaque fois plus nombreuses !

Les Vallées

« Nous avons sept vallées à franchir, et ce n'est qu'après ces vallées qu'on découvre le palais du Simorg. » La première d'entre elles est celle de la recherche (spirituelle), où « cent choses pénibles » accableront les oiseaux. Ils y passeront plusieurs années à tenter de détacher leur cœur de « tout ce qui existe », à oublier les deux mondes (visible et invisible). Au sujet de cette vallée de la recherche, Farîd-ud-Dîn 'Attar rapporte une sentence de Râbiah⁴ : « Un homme hors de lui disait à Dieu : « Ô Dieu ! ouvre-moi enfin une porte pour parvenir à toi. » Râbiah était assise là par hasard et elle lui dit : « Ô insouciant ! est-ce que cette porte est fermée ? »

« Après la première vallée, celle de l'amour se présente. » Pour seulement y entrer, « il faut se plonger tout à fait dans le feu ». Telle est l'expérience de l'amour spirituel, dont la huppe dira : « Il faudrait que celui qui s'engage dans cette voie eut des milliers de cœurs vivants (par l'amour), afin de pouvoir à chaque instant les sacrifier par centaines. »

La troisième vallée est celle de la connaissance, « qui n'a ni commencement ni fin ». Il s'agit ici de la gnose (*ma'rifah*), qui est la connaissance initiatique, *intérieure*, de Dieu. « Celui qui s'est enivré de la contemplation des choses spirituelles est roi sur toutes les créatures du monde. »

« Vient ensuite la vallée où il n'y a ni prétention à avoir ni sens spirituel à découvrir ». C'est la vallée de l'indépendance, « où l'éclair de la vertu, qui consiste à se suffire à soi-même, brille tellement que sa chaleur consume des centaines de mondes. »

⁴ Originnaire de Bagdad, Râbi'ah (713-801) est une des plus célèbres femmes spirituelles de l'Islam.

La mystérieuse vallée de l'unité lui succède : « Lorsque le voyageur spirituel est entré dans cette vallée, il disparaît ainsi que la terre même qu'il foule aux pieds. Il sera perdu, parce que l'Être unique sera manifesté. » En d'autres termes, cette vallée de l'unité signifie l'union avec Dieu : « Perds-toi dans l'unité, tu y seras absorbé. »

Dans la vallée de l'étonnement, la sixième, on ne peut avancer que si l'« on a l'unité gravée dans le cœur », et que l'on est parvenu à s'ignorer soi-même : « Que puis-je donc ? J'ignore même mon amour. »

« Après la sixième vallée, vient celle du dénuement et de la mort », ou plus exactement de la pauvreté et de l'anéantissement. Il est naturellement impossible d'en faire la description. Il faut se fier à ce propos : « J'étais une goutte d'eau dans l'océan du mystère, et actuellement je ne retrouve pas même cette goutte. Quoiqu'il ne soit pas donné à tout le monde de disparaître ainsi, j'ai pu me perdre dans l'anéantissement avec beaucoup d'autres qui ont été comme moi. Y a-t-il dans le monde, du poisson à la lune, quelqu'un qui ne désire pas être ici perdu ? » Au-delà de cette vallée il n'est plus de chemin, et on ne saurait aller plus avant.

Lorsque la huppe eût terminé sa description des sept vallées, il est dit qu'un bon nombre d'oiseaux moururent sur place. Les autres se mirent en route, et nous n'apprendrons rien de leur périlleux voyage, sinon qu'il leur prit des années entières, et qu'il ne resta plus au terme qu'un tout petit nombre ; « encore étaient-ils tous ébahis, sans plumes ni ailes, fatigués et abattus, le cœur brisé, l'âme affaissée, le corps abîmé ; mais ils virent cette majesté qu'on ne saurait décrire et dont l'essence est incompréhensible ». Leur désespoir en fut d'autant moins immense lorsqu'ils se virent repoussés par le « chambellan de la grâce » : « Vous n'avez que des gémissements à faire entendre. Retournez donc en arrière, ô vile poignée de terre ! » Mais celui-ci finit par leur ouvrir la porte, « puis il ouvrit encore cent rideaux. »

Arrivés face au Simorg dont le nom signifie trente⁵, les trente oiseaux qui avaient survécu au voyage l'interrogèrent, « sans se servir de la langue », désireux qu'il leur dévoile le grand secret, « de leur donner la solution du mystère de la pluralité et de l'unité des êtres. » Alors le Simorg leur dit : « Le soleil de ma majesté est un

⁵ « Trente oiseaux = Simorgh. Les trente oiseaux se trouvent devant quelqu'un qui s'appelle « Trente oiseaux », ils se trouvent en face d'eux-mêmes », Mounir Hafez, *op.cit.*

miroir ; celui qui vient s'y voit dedans ; il y voit son âme et son corps. » Plusieurs siècles plus tard, dans les marges de son récit initiatique intitulé *Les Disciples à Saïs*, le poète romantique allemand Novalis (1773-1801) écrira : « Quelqu'un y parvint – qui souleva le voile de la déesse, à Saïs. – Mais que vit-il ? Il vit – merveille des merveilles – soi-même » (fragment de 1798). C'est ainsi que le terme du pèlerinage est la « rencontre avec soi ». Enfin, « les oiseaux s'anéantirent à la fin pour toujours dans le Simorg ; l'ombre se perdit dans le soleil, et voilà tout. »

جمله گفتند آمدیر اینجایگاه
تا بود سیمرخ مارا پادشاه
ما همه سرکشتگان درکھیم
بیدلان و بیقراران رھیم
مدتی شد تا درین راه آمدیم
از هزاران سی بدرکاه آمدیم
بر امیددی آمدیم از راه دور
تا بود مارا درین حضرت حضور
کی پسندد رنج ما آن پادشاه
آخر از لطفی کند در مانگاہ

Extrait du *Langage des Oiseaux*, chapitre 45.

Le terme du pèlerinage intérieur

Le Langage des oiseaux reste le récit d'une quête initiatique, d'un pèlerinage intérieur ouvert à cent mille oiseaux, sous la direction spirituelle de la huppe. Trente seulement en atteindront le terme, mais la leçon de cette œuvre demeure comme une invitation à s'engager dans cette voie, et elle s'adresse finalement à chacun, aujourd'hui encore comme au temps de Farîd-ud-Dîn 'Attar, en Orient comme en Occident, selon le mot de la huppe : « Pour chaque atome, il y a une porte différente, et de chaque atome s'ouvre un chemin différent qui conduit à l'être mystérieux dont je parle ».

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Avec le présent article de Charles Schmidt, paru dans La Revue d'Alsace, en 1856, se poursuit la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland.



RULMANN MERSWIN,

LE FONDATEUR DE LA MAISON DE SAINT-JEAN DE
STRASBOURG.

Les détails sur l'époque et sur le fondateur de la commanderie de Saint-Jean de Strasbourg sont généralement ignorés. Quelques phrases sommaires dans les chroniques ont été longtemps les seuls renseignements qu'on eût à cet égard. On ne se doutait pas que ces notices ne sont que le maigre et pâle résumé d'une histoire, pleine d'un intérêt et d'un charme tout particuliers. Des documents manuscrits, dont plusieurs étaient destinés à rester secrets pour les habitants mêmes de la commanderie, nous permettent aujourd'hui de lever le voile, de refaire la biographie du fondateur et de rappeler

à quelles influences étranges, en partie peu orthodoxes, un des établissements dont l'Église catholique de Strasbourg s'est le plus honorée, a dû sa première origine.

I.

Il y a cinq cents ans que parmi les principales familles de Strasbourg, celle des Merswin occupait un des premiers rangs. Vers le milieu du quatorzième siècle les uns de ses membres se distinguent dans des carrières civiles, pendant que d'autres remplissent des charges dans l'Église ou jouissent de prébendes canoniales. Jean Merswin était burgrave, ce qui veut dire qu'il avait la garde du palais de l'évêque en même temps qu'il exerçait une juridiction sur les tribus des artisans ; Rulmann était un des plus riches négociants et banquiers de la ville ; un autre du même nom était prieur du couvent de St-Arbogast.

Conrad était à la fois chanoine de Saint-Thomas et de Saint-Pierre-le-Jeune. C'est Rulmann Merswin, le banquier, qui a fondé la maison de Saint-Jean ; c'est lui dont nous allons raconter l'histoire. Nous la puiserons soit dans des chartes et dans des bulles, soit dans les manuscrits autographes de Rulmann lui-même et d'un ami mystérieux sans lequel il n'a accompli aucun de ses actes. Malgré le caractère authentique de ces sources, il arrivera parfois que notre récit aura plutôt l'air d'une légende merveilleuse que d'une histoire véritable ; ce sera un mélange singulier de faits réels et de visions fantastiques.

Mais ces éléments mythiques ne sont à dédaigner ni par l'historien ni par le psychologue ; ils sont tour à tour l'expression d'un état intérieur, maladif sans doute, mais fort intéressant, ou des symboles pleins de poésie destinés à donner, sous une forme mystérieuse, des conseils et des instructions sur les choses les plus diverses. Sans ce rapport, Rulmann Merswin est une des figures les plus curieuses dans le grand tableau des tendances et des mouvements religieux de son époque.

Il naquit [sic] vers 1507 ; après avoir reçu toute l'instruction à laquelle un laïque pouvait alors prétendre ; des voyages lui fournirent l'occasion de connaître le monde et l'Église de son temps. Il se voua au commerce ; sa probité lui attira l'estime générale, tandis qu'il animait un cercle d'amis plus intimes par la facile gaieté de son caractère. Après avoir perdu sa première femme, jeune et belle, comme il le dit lui-même, il se maria avec Gertrude, fille du chevalier de Bietenheim qui fut peut-être ce Hesso de

Bietenheim, mentionné dans une charte de 1329. A l'âge de quarante ans, un grand changement s'opéra dans son esprit. Frappé des désordres dans l'Église et dans l'État, affligé des vices et des misères qu'il voyait régner partout, il prit le monde en aversion et se tourna vers Dieu. Mais ne sachant concilier ses désirs pieux avec ses devoirs dans la société, il se laissa entraîner par le courant mystique qui emportait alors tant d'âmes sincères ; les prédications de l'éloquent dominicain Jean Tauler eurent une grande part dans la direction nouvelle qu'il prit dès lors. Comme il n'avait pas d'enfants, il proposa à sa femme de renoncer aux affaires et de vivre tous les deux uniquement pour Dieu ; elle y consentit. Cette résolution fut prise dans les premiers jours de septembre 1547 ; cependant elle ne fut pas exécutée sans luttes. Riche et estimé de ses concitoyens, Merswin avait aimé le monde et ses joies ; il lui en coûta de s'en séparer, mais une rupture absolue lui paraissait indispensable pour lui procurer la paix dans le commerce incessant et personnel avec Dieu. Ses combats intérieurs se prolongèrent pendant dix semaines ; sa santé en souffrait, son imagination agitée et tourmentée cherchait en vain le repos, lorsque vers la Saint-Martin il lui semble pour la première fois que Dieu se mettait directement en rapport avec lui. Un soir il se promenait dans son jardin, s'abandonnant à ses rêveries, se représentant l'instabilité des choses de ce monde, la triste fin des plaisirs presque toujours suivis d'amertumes, les déceptions et les dégoûts, compagnons inséparables de toute joie ; il songeait à la grâce de Dieu, à la passion et à la mort de Jésus-Christ, et se souvenait du peu d'amour qu'il avait eu pour ce Dieu et de la manière frivole dont il avait perdu son temps. Au milieu de ces méditations, qui éveillaient en son âme un vif repentir, il leva les yeux au ciel, invoqua la miséricorde divine, et renouvela la promesse de tout sacrifier pour s'employer tout entier au service de Dieu. Tout-à-coup il se crut entouré d'une lumière éclatante ; il lui sembla qu'une main invisible l'élevait au-dessus du sol et le portait dans l'air tout autour de son jardin ; il entendit de douces voix chantant les louanges du Seigneur. L'extase finie, il se retrouva sur ses pieds à la même place où elle avait commencé ; des larmes involontaires coulaient de ses yeux, c'étaient des larmes de joie, provoquées par ce que Merswin appelait la première grâce que Dieu venait de lui faire.

Pour achever de dompter les désirs de la chair, il s'imposa les plus durs exercices ascétiques ; ils minèrent les forces d'un corps déjà affaibli par les luttes intérieures et par la prépondérance d'une imagination malade portée aux visions et aux extases. A cette époque il prit pour confesseur le prédicateur Tauler, qui lui

commanda d'interrompre pendant quelque temps les macérations nuisibles à sa santé. Cependant il ne tarda pas à en reprendre le cours ; sa nature lui paraissait trop rebelle aux exigences de sa piété. Il passa toute l'année 1348 alternativement dans des tentations cruelles et dans des joies mystiques, il vint au point de supporter les tentations comme des épreuves venues de Dieu, ou plutôt de les considérer comme des grâces « passives. » C'était là une doctrine particulière à la théorie mystique professée par ceux qui se qualifiaient d'*Amis de Dieu*. Conformément à ce principe étrange, il ne fallait plus résister aux tentations, il fallait les accepter, les désirer même ; on était oublié de Dieu si on se trouvait soit sans tentation soit sans joie spirituelle extraordinaire. La paix, le calme intérieur, le repos de l'âme en Dieu, ce n'était pas là ce que recherchaient ces esprits exaltés ; il leur fallait une agitation continue, Dieu ne se révélait pour eux que par des effets impétueux et violents, dans les tempêtes qui bouleversent les sens ou dans les jubilations extatiques. Aussi Merswin se complut-il désormais dans cette alternative « de tentations et de lumières merveilleuses et surnaturelles » ; il l'appelait « le doux jeu de l'amour divin. »

Dans cette première année de la vie mystique de Merswin, le monde lui devint si odieux qu'il eut plusieurs fois l'idée de tout abandonner, femme et biens, et de se retirer dans la solitude au milieu des bois. Il fit une maladie dans laquelle il eut des visions bizarres et dont, comme il le crut, il ne fut guéri que par un miracle. Ayant renoncé au projet de se faire solitaire, il se lia avec plusieurs personnages renommés alors pour leur piété, avec le prêtre souabe Henri de Saerdingen, ami de Tauler, et avec la nonne bavaroise Marguerite Ebner qui s'est rendue célèbre par ses visions ; Merswin, pour lui témoigner son admiration, lui envoya un scapulaire et du drap blanc pour une robe. En 1349 et en 1350 il continua sa vie mêlée de tentations et de joies. Pendant ce temps, ce fut surtout la tentation du doute qui lui causa des peines. Frappé de trouver dans l'Écriture Sainte des contradictions, il sentit sa foi chanceler et fut sur le point de ne plus croire à rien du tout. Au lieu de se méfier de son état spirituel, il se méfia de la Bible. Désespéré de cette incertitude, il alla, le jour de l'Assomption de la Vierge, dans une église pour entendre un prédicateur. Ayant mis son chapeau devant les yeux pour prier, il s'imagina être ravi en extase ; comme le dogme de la Trinité surtout lui paraissait incompatible avec sa raison, il eut une vision qui dut le guérir de ce doute ; il crut voir une grande pierre sur laquelle étaient sculptées trois figures humaines ; au-dessus de l'une était écrit : Père, au-dessus de l'autre : Fils, au-dessus de la troisième, de la bouche de laquelle sortait une

colombe : Saint-Esprit. Une voix lui dit : Maintenant que tu as vu trois figures sur une même pierre, et qu'il n'y a qu'une pierre quoiqu'il y ait trois figures, tu dois comprendre que la seule et même nature divine peut se présenter comme trois personnes différentes et pourtant *unes* dans leur essence.

Après cette vision, Merswin revint à lui-même ; il dit naïvement que désormais sa foi fut assez solide pour qu'il ne doutât plus de rien. On voit que pour vaincre ses scrupules il ne lui fallut pas grand'chose ; on voit en même temps combien à cette époque on était porté à saisir les dogmes métaphysiques au moyen des sens, en s'en faisant des images matérielles ; des sculptures et des peintures du temps le prouvent de reste ; Merswin appelle cela, comprendre les vérités divines par l'illumination d'une lumière surnaturelle du Saint-Esprit. La tentation de l'incrédulité étant si facilement surmontée, Merswin n'en était pourtant pas quitte des autres, mais il continuait de les accepter comme des grâces ; seulement il jura à Dieu de ne jamais commettre de péché mortel.

En 1350 il aurait voulu aller en pèlerinage à Rome pour assister au grand jubilé ; mais étant trop affaibli par ses macérations, son confesseur ne le lui permit point. Il lui défendit aussi de porter la chemise de poil et la ceinture hérissée de clous, de se flageller, de se coucher en croix. La quatrième année enfin, en 1351, Dieu trouva bon de faire cesser les grâces passives des tentations ; Merswin sentit sa foi, sa confiance, son amour fortifiés, et jouit d'une paix meilleure que le trouble qui jusque-là avait fait son tourment et sa joie. A de certains intervalles il se passait en lui comme une fête spirituelle, un entretien plus familier avec Dieu ; mais quand ce bonheur cessait, il ne désespérait plus, il louait Dieu, sûr, se disait-il, de lui appartenir à tout jamais. Plein de cette assurance, et prêt souffrir le martyre, il eût désiré se rendre parmi les païens pour leur prêcher la foi ; ce projet fut à son tour abandonné. Il lui était resté pourtant « une tache ; » il regardait les pécheurs avec une pitié qui lui parut être de l'orgueil. Voici comment il s'en corrigea : Un jour un ami lui ayant fait voir une maison délabrée entourée de boues, mais du reste bien située, lui demanda s'il n'y avait pas moyen d'en tirer encore un bon parti ; il l'affirma et reconnut aussitôt que cette maison était le symbole du pécheur, et qu'il ne fallait pas regarder à l'accident du péché, mais à l'être réel de l'âme qui peut être rétabli dans sa pureté ; que par conséquent il faut aimer les hommes malgré leur misère morale, et se dévouer à leur conversion pour en faire des maisons où habite le Saint-Esprit.

Merswin assure que pendant ces quatre années il ne s'était

entretenu avec personne sur sa vie intérieure, si ce n'est avec Tauler son confesseur. Tauler était en relation avec un personnage, sur l'histoire duquel planent encore des ombres mystérieuses ; c'était le laïque Nicolas de Bâle, le chef de l'association secrète des Amis de Dieu, résidant alors à Bâle et plus tard sur une montagne du Alpes. Ce fut sans doute par Tauler que Nicolas fut rendu attentif à Rulmann Merswin ; vers 1351 il vint le voir à Strasbourg ; il ne tarda pas à gagner sur lui le prestige qu'il exerçait sur tous ceux qui étaient en rapport avec lui. Merswin lui confia tous les détails de sa vie et finit par faire comme Tauler et d'autres, il se soumit tout entier à son influence, le prenant pour son directeur « à la place de Dieu. » Depuis ce moment Merswin abdiqua sa volonté entre les mains de son ami secret ; il ne fit plus rien sans son consentement.

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*.]

CHRONIQUE
D'ABOU-DJAFAR
MOHAMMED TABARI,
FILS DE DJARIR, FILS D'YEZID;
TRADUITE
SUR LA VERSION PERSANE D'ABOU-ALI MOHAMMED BELANI,
FILS DE MOHAMMED, FILS D'ABD-ALLAH,
D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.
PAR LOUIS DUBEUX.

CHAPITRE VI.

RÉPONSE A LA QUESTION RELATIVE A LA MONTAGNE
DE KÂF.

Le prophète dit : Le Dieu puissant et incomparable a créé la montagne de Kâf tout autour de la terre. On la nomme le pieu de la terre ; comme il est dit dans le Coran : « Les montagnes sont des pieux. »⁶ Ce monde est au milieu de la montagne de Kâf, et il y est

⁶ [« N'avons-nous pas disposé la terre comme un lit de repos, et les montagnes comme des piliers de tente ? » Sourate *L'Annonce*, LXXVIII, 6-7.]

comme le doigt est au milieu de l'anneau. Cette montagne est couleur d'émeraude et bleue. Aucun homme ne peut y arriver, parce qu'il faudrait pour cela passer quatre mois dans les ténèbres. Il n'y a dans cette montagne, ni soleil, ni lune, ni étoiles, et elle est tellement bleue, que la couleur azurée que tu vois au ciel vient de l'éclat de la montagne de Kâf qui se réfléchit sur le ciel, et il paraît de cette couleur. Si cela n'était pas ainsi, le ciel ne serait pas bleu. Toutes les montagnes que tu vois dans le monde, tiennent à la montagne de Kâf. Sache que si la montagne de Kâf n'existait point, toute la terre tremblerait sans cesse, et les créatures ne pourraient point vivre sur sa face.

CHAPITRE VII.

RÉPONSE À LA QUESTION RELATIVE A DJÂBOULKÂ ET À DJÂBOULSÂ.

Voici ce que le prophète répondit au sujet de Djâboulkâ et de Djâboulâ : Ce sont deux villes, l'une à l'orient et l'autre à l'occident ; on nomme Djâboulkâ celle qui est à l'orient, et Djâboulâ celle qui est à l'occident. Ces villes sont d'émeraude, et toutes les deux tiennent à la montagne de Kâf ; elles ont chacune douze mille parasanges de long sur douze mille parasanges de large. Le prince des Croyants, Ali, fils d'Abou Taleb (que la bénédiction et la paix soient sur lui !), se trouvait en présence du prophète (que Dieu lui soit propice et lui accorde la paix, à lui et aux siens !) avec les Juifs qui étaient venus de Khaïbar, de Fadam, et ceux des Bénéou-Koraïdha qui étaient venus avec Abou-Djéhel et Walid, fils de Moghaïra, pour voir si ce que le prophète (que la bénédiction et la paix soient sur lui !) dirait, serait d'accord ou non avec le Pentateuque et les traditions. Ali, dans lequel Dieu se complaît (que la paix soit sur lui !), dit : O apôtre de Dieu, ces villes sont-elles dans le monde que nous habitons ? Le prophète (que Dieu lui soit propice et lui accorde la paix, à lui et aux siens !) répondit : Ces deux villes sont situées dans les ténèbres et contiguës à la montagne de Kâf. Ali demanda : Combien y a-t-il d'habitants en ce lieu-là ? Le prophète (que Dieu lui soit propice et lui accorde la paix, à lui et aux siens !) dit : Chacune de ces villes a mille forteresses, et dans chacune de ces forteresses, il y a une garnison de mille hommes qui y montent la garde chaque nuit. Le tour de l'homme qui a une fois monté la garde, ne revient plus que l'année suivante. Ali demanda : Pourquoi faut-il qu'une si grande quantité de monde soit de garde en ce lieu-là ? L'apôtre de Dieu (que Dieu lui soit propice et lui accorde la paix, à lui et aux siens !) répondit : C'est parce qu'il y a de

ces côtés-là une grande quantité de gens qui appartiennent à ces peuples que l'on nomme Sâris et Tâkîl ! ; ils sont ennemis de Djâboulkâ et de Djâboulâ. Ils sont incessamment nuit et jour en guerre avec ces deux villes et combattent contre elles ; c'est à cause de ces peuples que l'on a ces gardes et ces sentinelles.

Ali, fils d'Abou Taleb, demanda : Les habitants de Djâboulkâ et de Djâboulâ font-ils partie des enfants d'Adam ? L'apôtre de Dieu (que Dieu lui soit propice et lui accorde la paix, à lui et aux siens !) répondit : Ils ne connaissent pas même Adam. Ali demanda : Le diable a-t-il pénétré chez eux ? Mahomet répondit : Ils ne le connaissent pas non plus. Ali demanda : Le soleil et la lune brillent-ils sur eux ou non ? Le prophète répondit : ils ne savent même pas que le Dieu très-haut a créé le soleil et la lune. Ali demanda : Comment donc voient-ils clair ? Mahomet répondit : La lumière leur vient de la montagne de Kâf, et leurs murailles, leurs pierres et leur poussière sont toutes comme une lumière qui brille. Ali demanda : O apôtre de Dieu, que mangent-ils ? Mahomet répondit : Des herbes qui poussent de la terre. Ali demanda : De quoi se vêtent-ils ? Le prophète répondit : ils n'ont pas besoin de se couvrir le corps de vêtements. Ali reprit : Ce sont donc des anges ? Mahomet répondit : Non, mais leur obéissance à Dieu est semblable à celle des anges. Ali demanda : Ont-ils des enfants ? Le prophète répondit : Ils ne désirent point d'en avoir, parce qu'ils sont tous mâles et qu'ils n'ont point de femelles. Ali demanda : Sont-ils du nombre des élus ou de celui des réprouvés ? Le prophète (que la paix soit sur lui !) répondit : Ils sont du nombre des élus, parce qu'ils suivent la religion et la foi, et qu'ils professent l'islamisme. Dans la nuit du *Mirâdje*, lorsque Gabriel (que la paix soit sur lui !) m'eut porté au ciel, il me mena ensuite vers ces peuples. Je leur offris l'islamisme, ils crurent en moi et en Dieu ; j'établis sur eux un calife de leur propre nation et je leur enseignai l'islamisme. Gabriel me conduisit ensuite vers Sâris et Tâkîl, et vers Gog et Magog ; ils furent infidèles et n'acceptèrent pas l'islamisme. Ensuite Ali (que la paix soit sur lui !) demanda : O apôtre de Dieu, quelqu'un d'entre les hommes peut-il arriver à ce lieu-là ? Le prophète répondit : Aucun des hommes n'a la force d'aller vers ces peuples, parce qu'il faudrait marcher quatre mois dans les ténèbres. Cependant, au temps du prophète Houd (que la paix soit sur lui !), trois hommes d'entre les Adites furent leur peuple, se firent Musulmans, crurent au prophète Houd (que la paix soit sur lui !), et arrivèrent à ces villes.

Quelques personnes prétendent que Djâboulkâ et Djâboulâ sont en deçà du lieu où se couche le soleil. On dit aussi que si ce

n'était le bruit et le tumulte de ces deux villes, les habitants de la terre entendraient le lever et le coucher du soleil : mais cela n'est point vrai ; et si cela l'était, on aurait dans ce monde plus de renseignements sur ces deux villes qu'on n'en a effectivement, et quelques personnes les auraient visitées. On les connaîtrait comme Gog et Magog et la muraille de Dhou'l-karneïn, qui a été vue par plusieurs personnes. On dit aussi que Dhou'l-karneïn⁷ resta deux mois dans les ténèbres, et voulut aller à ces deux villes ; il n'y arriva pas, parce qu'il lui aurait fallu marcher deux autres mois dans les ténèbres pour arriver jusqu'à ce lieu-là, et cela est une histoire merveilleuse. Lorsque les Juifs de Médine entendirent ces histoires, ils dirent : Nous avons trouvé la même chose dans le Pentateuque.

Ces trois hommes qui fuirent le peuple d'Ad, arrivèrent à Djâboulkâ et à Djâboulsâ, et ils y demeurèrent. Tourmentés par le peuple de Fîd, ils voulurent s'enfuir, mais ils ne le purent pas, car ce peuple avait plus de force qu'eux.

LIBRES DESTINATIONS

LE TOIT DU MONDE



En costume pour la traversée du Pamir

⁷ [Celui qui possède deux cornes. Il s'agit d'Alexandre le Grand (Iskandar), cf. Coran, XVIII, 83 et suiv.]

29 mars [1886].

A sept heures, - 15 degrés, avec un faible vent d'est.

Les bergers sont renvoyés. Ils se confondent en salutations. Nous faisons charger, puis Sadik est prévenu que nous partons pour le Kizil-Art, qu'il faut que les autres Kirghiz nous aident à traverser la passe, sans quoi il y aura des têtes cassées, la sienne la première ; puis celles de deux ou trois chefs à qui nous nous adressons. Nous ne voulons pas retourner à Ak-Basoga avant d'avoir constaté que le Kizil-Art est infranchissable et le Pamir pas « guéable ».

Si ce plateau ressemble à celui de l'Alaï, l'entreprise est au-dessus de nos forces. Sadik et les autres écoutent silencieux, sans qu'un muscle de leur figure tressaille ; un bref papillonnement de paupières est la seule marque d'émotion.

– Iakchi, bien ! dit Sadik.

Et tous se lèvent et vont immédiatement apprêter leur monture.

Rachmed fermera la marche, et, le revolver à la main, il obligera à marcher qui voudra fuir. Ménas ira derrière la première bande, il reçoit les mêmes ordres. Quant à nous, nous partons immédiatement avec Sadik et les trois hommes à qui les Kirghiz obéissent. La caravane s'ébranle sous nos yeux, puis nous prenons les devants, car nous devons tracer la route.

A la confluence des rivières Kizil-Aguin et Kizil-Art, les amas sont considérables, et, plus d'une fois, nous remontons sur les collines qui bordent les berges. En bas, on se noierait dans deux mètres au moins de neige en poudre. Enfin, nous découvrons un chenal, et nous voilà sur le Kizil-Art, dont nous foulons la glace, grâce au balayage incessant du vent glacial du nord-est.

Allons, la route est bonne ! Mais dès que nous tournons à gauche vers la passe, nous nous engageons dans un étroit défilé, et cela change. Il y a d'énormes quantités de neige. Naturellement, il est impossible de prendre la route habituelle qui suit le thalweg. Nous cherchons sur les flancs de la vallée les places les moins enneigées, et tantôt sur la rive droite, tantôt sur la gauche, nous avançons comme nous pouvons.

Après six heures de marche, d'ascensions pénibles, de descentes, de chutes, nous arrivons à un endroit où le val devient gorge. Nous n'apercevons pas encore le sommet de la passe, et les hommes et les chevaux sont étendus comme des agonisants sur une

roche plate. Nous sommes trempés de sueur, à peine pouvons-nous ouvrir les yeux, nous avons mal à la tête, et la soif nous dévore ; nous mangeons des poignées de neige.



En tenue de route

Sadik nous montre du doigt la masse blanche qui nous barre la route, et d'un geste de tête il me demande : « Continuons-nous ? »

Je regarde les croupes blanches ; elles s'occupent bien de nous ! Le soleil les pare de la couleur rosée qu'on voit aux joues des vierges. Elles le sont.

– Aïda, Sadik ! En avant, Sadik !

Sadik porte la main à sa barbe, et, se tournant vers la Mecque, il dit :

– Bismillah, au nom de Dieu ! du ton d'un homme qui se courbe sous une fatalité inexorable.

Et il part, sondant l'hermine du Kizil-Art de son bâton. Puis il tombe, se relève, tombe encore, s'épuise en efforts ; on le tire du trou, et il repart dès qu'il a repris haleine. Les trois Kirghiz se passent le rôle de chef de file ; parfois ils vont chacun de leur côté chercher un gué, parfois tout le monde cherche. Et derrière les premiers, les autres vont, – glissant, culbutant, soufflant.

D'en haut, des bandes d'*arkars* (moutons sauvages) nous regardent longuement. Notre présence les surprend sans les effrayer. Nous ne leur faisons pas l'aumône d'un coup de fusil.

Enfin, voilà le tas de cornes posé sur un *mazar* (tombeau) qui marque le sommet du thalweg. Nous ne pouvons passer par là. Et

nous prenons à gauche par les crêtes, nous les grimpons et nous nous laissons glisser de l'autre côté, sur le Pamir. Après dix heures de marche, à six heures un quart du soir, nous sommes campés à mi-côte, à 4,600 mètres environ, ayant à nos pieds la vallée de Markan-Sou.

Encore une journée que ceux qui l'ont vécu, n'oublieront pas ! Personne qui ne soit harassé de fatigue. Mais nous sommes contents du résultat, et le paysage paraît agréable, même à Rachmed, qui voudrait y voir un peu plus de monde, car il se plaît en aimable société.

Nous avons la joie des chercheurs lorsqu'ils trouvent, et tandis qu'un à un les chevaux reviennent au bivouac, où on les attire en leur montrant leur *taurba* (musette) pleine d'orge, je me délecte à regarder vers le sud, du côté du lac Kara-Koul. Par-dessus les hauteurs qui entourent la petite plaine de Markan-Sou que nous dominons, on aperçoit comme un grand vide au-dessus duquel vogue très lentement dans l'azur un nuage unique, rond et blanc ainsi qu'une boule énorme de neige que les *divs* (dieux, esprits) auraient lancée dans les airs et qui, soudainement impondérable, ne descend plus.

Aussi loin que l'œil voit, il n'y a que dos de montagnes qui ondulent, au-dessous des pics les dépassant de la cime comme des sultans debout, tête haute, au milieu de la foule inclinée.

Nous faisons un copieux repas de riz, de millet et de viande, et, les notes prises à la lueur de la bougie qu'on a peine à allumer, car elle est gelée, nous parlons des nôtres, de « chez nous ». Nous sommes gais : il y a une détente après tant de peine.

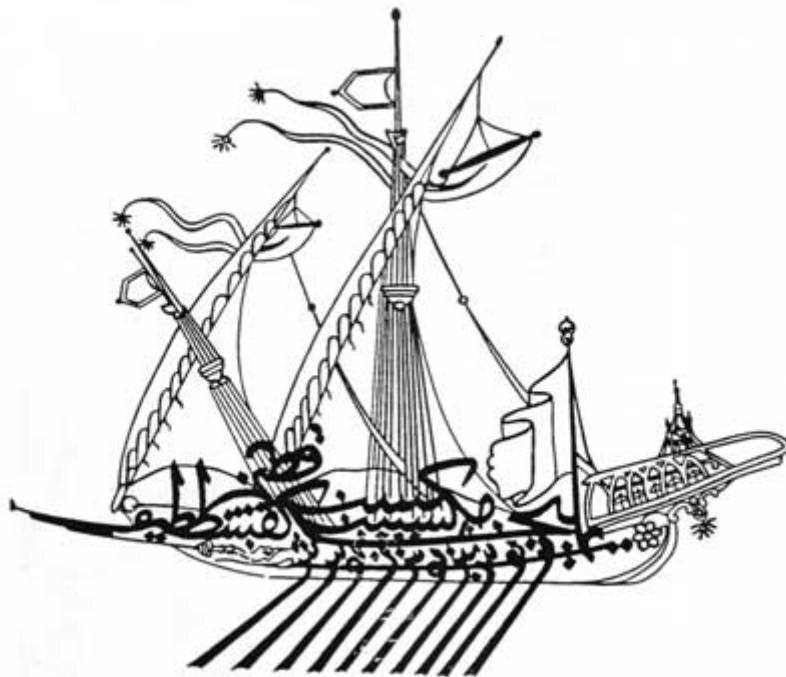
Pourvu que demain la neige diminue ! La plaine a bonne mine et j'ai un peu d'espoir. Mais dormons. Je n'ose penser à demain, je ne veux pas y penser. Tel homme couché en joue ferme les yeux afin de ne pas voir venir le coup. Si, si, ... Dormons.

Nous avons escaladé le dernier rempart qui défend le « Toit du monde ».

Gabriel BONVALOT
[1853-1933]

AURORASupplément des *Cahiers d'Orient et d'Occident*

L'histoire des Sept Dormants d'Éphèse, qui sont les Gens de la Caverne – les *Ahl al-Kahf* – de la sourate XVIII du Coran, n'est pas une pieuse légende à l'usage des foules du Moyen-âge, à l'origine d'une dévotion dans le christianisme oriental et occidental, mais tombée en désuétude dans l'Église latine (fête autrefois : le 27 juillet) ; elle n'est pas seulement un culte, « le plus amplement répandu en Islam », une tradition demeurée bien vivante dans le monde arabo-musulman...



Au sommaire du **numéro 4**, printemps-été 2008 :

Éditorial : Les Sept Dormants d'Éphèse.

Dossier**Documents :**

Traditions chrétiennes et tradition musulmane,
Sanctuaires d'Orient et d'Occident

Études :

Mounir Hafez, « La légende des Sept Dormants »,
Jean Moncelon, « Les *Ahl al-Kahf* au Yémen », « Dimension
gnostique de l'histoire des Gens de la Caverne »,
Manoël Pénicaud, « Réflexions sur la diffusion géographique des
Sept Dormants ».

A télécharger sur <http://edition.moncelon.fr/index.htm>

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon, « *Le langage des oiseaux* de Farîd-ud-dîn 'Attar », 2007.

Documents d'Orient et d'Occident

Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », (première partie), *Revue d'Alsace*, 1856.
Deux extraits de la *Chronique* d'Abou-Djafar Mohammed Tabari, Paris, 1836.

Libres destinations

Gabriel Bonvalot, « Le Toit du monde », Paris, 1897.

Aurora

Au sommaire du numéro 4, Printemps 2008
Les VII Dormants d'Éphèse.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2008